

PROLOGUE

Un bateau à voiles louvoyait dans l'embouchure de Frenchman's Creek. Le vent avait faibli, et c'est la marée montante qui entraînait le lougre vers la rivière sous le soleil de cette fin d'après-midi. Jaunty plissa les yeux, mais cela ne changea rien. La scène n'était plus colorée. Le monde était désormais teinté uniquement de gris. Tout y était réduit à un mélange d'ombre et de lumière. Son cerveau et ses yeux avaient beau recevoir les mêmes stimuli qu'auparavant, quelque chose s'était perdu en route.

La voile lui paraissait sombre, Jaunty savait donc qu'elle n'était pas blanche. Elle ferma les yeux, enregistrant l'image comme une vieille photographie en noir et blanc. Les lignes du bateau lui étaient familières – mais ça ne pouvait pas être la *Jezebel*.

Une douleur lui étreignit le cœur, ouvrant de force ce qui y était verrouillé, presque oublié. Cela faisait trop longtemps, et Jaunty n'était même pas sûre de pouvoir se fier à ses souvenirs. Quel bonheur c'eût été si elle avait pu perdre la tête au lieu de la capacité à voir les couleurs quand elle était tombée en se cognant le crâne !

Sa poitrine se serra. Elle toussa ; ça allait un peu mieux. Elle regarda vers la terrasse où les abeilles volaient gaiement d'un massif de lavande à un autre, lui rappelant le peu de temps qu'il lui restait. Assise à son bureau, elle prit un stylo et commença à écrire. Sa main tremblait. Adieu, les jolis arrondis de ses lettres.

À la place se dessinaient des lignes cassées et des angles pointus qui ne ressemblaient plus à son écriture.

L'heure est venue de dire la vérité. Pendant des années, tout n'a été que mensonge et la vérité n'a existé que dans mes pensées. Mais aujourd'hui que la fin est proche, je dois tout révéler avant qu'il ne soit trop tard et que la vérité nue ne meure avec moi.

PARTIE I

JAUNTY

UN

Des uniformes d'écoliers et des sacs à dos défilaient derrière les grilles du cimetière, deux étages plus bas. Aujourd'hui encore, alors que Gabe n'avait pas porté d'uniforme depuis quatorze ans, elle se rappelait le picotement de la laine de son kilt contre ses jambes et la tension des lanières du sac sur ses épaules. Elle porta le téléphone à son oreille tandis que la sonnerie se faisait entendre à l'autre bout du fil. Il faudrait bien six sonneries à sa grand-mère, Jaunty Blythe, pour atteindre la table où était posé le poste en bakélite. Elle ne devait pas en être bien loin, mais elle s'était tellement affaiblie, dernièrement, que le simple fait de quitter son fauteuil près de la fenêtre panoramique représentait un véritable effort.

À la cinquième sonnerie, Gabe se tourna vers les cartons éparpillés autour d'elle. Les déménageurs arriveraient demain – avec une grue pour sortir le piano par la fenêtre. Combien d'années plus tôt avaient-ils fait la manœuvre en sens inverse ? Quatre ? Le temps passe à toute vitesse quand on n'y prête pas attention.

— Manaccan 325.

— Coucou, Jaunty.

Gabe sourit. Plus personne ne répondait au téléphone de cette manière. Ce n'était d'aucune utilité. Mais cela déconcertait les personnes faisant du démarchage téléphonique, quand elles avaient laissé sonner assez longtemps pour que Jaunty décroche. Gabe aurait parié que cela procurait un certain plaisir à sa grand-mère. Et lorsqu'on voulait lui vendre des fenêtres ou une

véranda dont elle ne voulait pas et qu'elle n'avait pas les moyens de se payer, Jaunty se mettait à parler en français, en allemand ou en italien, avec une grande aisance. Elle n'avait jamais expliqué à Gabe comment elle avait acquis de telles connaissances en tant de langues. Sa seule réponse avait toujours été : « J'avais l'oreille pour ça, ma petite. »

— Gabriella, ça me fait plaisir de t'entendre.

Gabe perçut un petit tremblement essoufflé dans la voix de sa grand-mère.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle, sachant qu'elle n'obtiendrait pas de véritable réponse.

— Pas mal, merci.

Gabe imagina sa grand-mère redressant autant que possible sa frêle carrure. À quatre-vingt-douze ans, elle avait toujours une grâce et un maintien remarquables, que Gabe lui enviait. Quand Gabe était sur scène, elle avait essayé d'imiter le port majestueux de Jaunty, de s'en faire un manteau invisible qui la protégerait. Elle grimaça. Voilà quatre ans qu'elle n'était pas montée sur une scène – la vie avait pris un chemin différent, et Gabe adoptait maintenant cette défense comme un vêtement que l'on enfile chaque jour. Cela lui allait bien.

— Je viens d'avoir un coup de fil de Mme Bates.

Elle inspira à fond.

— Elle m'a dit que tu avais refusé de renouveler ton ordonnance.

Gabe s'assit sur un gros carton. Tout était prêt et emballé dans l'appartement. Non qu'il y eût grand-chose : un piano, un clavier, et, bien sûr, quelques toiles de Jaunty. C'étaient les biens les plus précieux de Gabe. Elle avait rempli les cartons de livres et de fragments de son ancienne vie ; ç'avait été étrange de revoir les vieux livrets, partitions, coupures de presse, articles et photos. Elle avait même trouvé une rose jaune séchée provenant d'un bouquet que Jaunty lui avait envoyé après son premier opéra au conservatoire – en première année, Gabe s'était distinguée du chœur et avait eu un rôle en solo. Désormais, les échos de son ancienne vie étaient stockés dans

un carton estampillé *TRUCS*. Ce n'était pas grand-chose, mais à l'époque, c'était un début.

— Je n'ai plus besoin de ces saloperies, dit Jaunty en tous-sant. Ça me fait mal digérer, et il ne me reste plus beaucoup de plaisirs dans la vie, à part la nourriture.

— Est-ce que le médecin est d'accord avec ça ?

Gabe connaissait déjà la réponse à sa question.

— Non.

— Jaunty, tu as du diabète. Pas besoin de te rappeler ce que ça signifie, j'imagine.

— En effet.

Gabe ferma les yeux, espérant que sa grand-mère faisait juste un petit caprice. En dépit de son âge et de son diabète, elle était en assez bonne forme il y a peu de temps encore.

— O.K., je ne dis rien de plus. Je serai là demain soir, on en parlera à ce moment-là.

— Je ne vois pas pourquoi tu fais ça. Je suis très bien toute seule. C'est absurde ! C'est totalement idiot. Les jeunes devraient être à Londres, à profiter de la vie, pas à vivre en ermite dans des cabanes au milieu de nulle part.

Gabe poussa un soupir.

— Tu vivais bien là quand tu étais jeune.

— C'était différent. J'étais une veuve de guerre avec un enfant, pas une jeune célibataire.

— Tu l'as déjà dit, et tu pourras me le redire demain et tous les jours qui suivront.

— Quoi, je radote, c'est ça ?

— Seulement quand tu veux me convaincre.

Gabe savait que Jaunty ne la lâcherait pas avec ça ; elle savait également que sa grand-mère avait du mal à accepter qu'elles n'avaient plus les moyens de garder deux logements. Celle-ci ne peignait plus et avait une toute petite retraite, et le revenu de Gabe était variable – ses compositions de musique pour des publicités n'étaient pas régulières. Vendre l'appartement de Londres n'était donc pas une lubie. Elle n'avait pas besoin de

vivre là pour faire son travail, et cette vente représenterait une vraie bouffée d'oxygène pour elles deux, financièrement.

— Allez, à demain. Et continue de prendre tes médicaments. Mme Bates ne va pas tarder à t'apporter le renouvellement.

Gabe raccrocha avant que Jaunty eût le temps de protester. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que sa grand-mère était en train de baisser les bras. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle savait que ce déménagement aux Cornouailles était une bonne chose. Jaunty avait besoin d'aide, mais elle était trop ancrée dans ses habitudes pour laisser les gens du village l'aider plus qu'en lui faisant quelques courses ou un soupçon de ménage.

Par la fenêtre, Jaunty voyait le ruisseau, la rive opposée, et, plus loin, la rivière. Cette vue lui faisait du bien et avait été sa compagne quotidienne depuis presque soixante-dix ans. Il y avait eu tant de choses à cacher. Cet endroit, l'eau et les arbres l'avaient aidée à dissimuler ses secrets. La rivière n'avait pas changé et la vue s'était seulement modifiée de quelques bâtiments supplémentaires – granges et maisons neuves – de l'autre côté de la rivière. Le ruisseau et le lit de la rivière s'étaient envasés à mesure que les pluies lessivaient les champs mais, à ses yeux, l'âme de la rivière, l'eau elle-même, restait semblable. Elle rit. Bien sûr, c'était totalement faux. L'eau se renouvelait à chaque marée et à chaque grosse averse. La nature inaltérée mais constamment renouvelée de la rivière était sa vie. Elle contenait ses souvenirs, et sa beauté lui avait apporté inspiration et réconfort.

Elle observa ses doigts en y faisant tourner son stylo. Autrefois, ses mains comptaient parmi ce qu'elle avait de plus beau, mais aujourd'hui, elles étaient déformées par les rhumatismes, leur peau trop fine était constellée de taches brunes et les jointures paraissaient démesurées sur les longs doigts maigres. Elle positionna le stylo au-dessus de la feuille. Par où allait-elle commencer ? Il y avait tant à dire et, maintenant encore, elle n'était pas sûre de le vouloir vraiment. Quel en serait l'intérêt ?

Aucun, songea-t-elle ; à part le soulagement de la confession. À part, peut-être, que Gabriella aurait besoin de savoir. Cela pourrait l'aider.

Je suis née à Rome, sous le nom de Jeanette Maria Christina. J'ai été baptisée par le pape Benoît XV, ce qui a ravi la famille de ma mère et scandalisé celle de mon père. Leur seule consolation était que je n'aie pas été le fils et héritier qu'ils avaient tellement espéré, et que j'aie passé presque toute mon enfance en Europe.

Jaunty releva les yeux en revoyant le grand appartement de Milan avec ses immenses fenêtres et son odeur de poudre d'amandes, jusqu'à ce que la réalité efface ce souvenir du passé. Une aigrette marchait sur la rive d'en face ; sa blancheur immaculée ressortait vivement sur le sol boueux. Jaunty ne ressentait plus les couleurs. C'était comme si le monde était plat. Elle était vide et la boue était juste de la boue, pas écarlate, bleu de Prusse, vert de Hooker et terre de Sienne avec une pointe d'indigo. L'aigrette était blanche, ou, plus exactement, elle retenait simplement l'absence de couleur, rien de plus. Jaunty cligna des yeux, espérant que ces subtilités revien-draient, mais l'oiseau était toujours blanc et la boue presque noire. Elle se remit à écrire.

Pendant une bonne partie de ma petite enfance, j'ai eu des gouvernantes et j'ai voyagé avec mes parents comme ils suivaient la carrière de ma mère. C'étaient des années ensoleillées de liberté, de musique et de couleurs, surtout le violet. Celle-ci était la préférée de ma mère, elle en portait toutes les variantes ; du lavande tirant sur le gris à la teinte la plus vive et impériale.

Quand je regarde derrière moi, je me sens emplie de bonheur. J'étais aimée et gâtée. L'Europe était ma salle de classe et ma cour de récréation. J'étais entourée de langues vivantes et je passais sans effort de l'une à l'autre, sans même m'en rendre compte. L'amour que mes parents se portaient m'enveloppait et rien ne perçait la bulle de notre vie à part les voyages annuels dans la famille de mon père.

Mes grands-parents paternels vivaient dans les Cornouailles, à Polruan House, un endroit perché sur les hauteurs de Lynher River. Quand j'étais très petite, c'était un lieu magique pour moi, avec ses pelouses qui descendaient jusqu'à la rivière et ses collines couvertes d'épaisses forêts. Mes souvenirs de ces premières visites ont les couleurs du bonheur et du rire. Puis, en grandissant, et avec la mort de mon grand-père, l'atmosphère a changé. Ma mère a cessé de venir avec nous et je sentais que ma grand-mère n'était pas très heureuse de me voir. Mes parents n'ayant pas eu d'autre enfant, je ne faisais que lui rappeler l'incapacité de mon père à produire un héritier. Chaque année, lorsque nous arrivions là-bas, un lourd silence emplissait donc les jolies chambres en même temps que la lumière du soleil.

Les années passant, j'ai pris l'habitude d'aller à la rivière avec mon père. Il m'a appris à naviguer dans un vieux canot et, sur l'eau ou dans le hangar à bateaux, nous étions libérés des silences de sa mère et de ses lèvres pincées. Elle ne souriait jamais. Mon père et moi adorions passer nos journées en bateau, quel que soit le temps qu'il faisait. Après chaque séjour, je retrouvais ma mère qui secouait la tête en voyant mon visage bronzé et tavelé. Elle râlait en disant à mon père qu'il avait gâché mes chances de trouver un mari, avec une peau aussi brune, et mon père et moi éclations de rire...

Le téléphone sonna. Jaunty soupira et arrêta d'écrire. Qui pouvait bien la déranger ? Il fallait qu'elle couche tout cela sur papier avant que le souvenir ne se soit évaporé, mais le téléphone ne cessait de sonner. Elle mit le capuchon sur son stylo et posa les deux mains sur les accoudoirs pour se redresser. Ses articulations craquèrent et, grimaçant, elle avança tant bien que mal jusqu'au téléphone.

Les petites fenêtres autour de son bureau lui offraient une vue sur trois côtés. Au sud, Frenchman's Creek se remplissait sous la marée. Juste en face de Jaunty, la rivière tournait vers l'ouest, en direction du couchant ; au nord, les rives de Calamansac commençaient à se recouvrir d'eau. Elle ouvrit le tiroir du

bureau et en sortit le cahier. Les rayons du soleil tombèrent sur les pages, les illuminant, et Jaunty regarda par la fenêtre. Il n'y avait presque aucun nuage dans le ciel ; elle savait qu'il devait être d'un bleu azur avec une touche de rose chaud, mais tout ce qu'elle voyait, c'était un dégradé de gris.

La couleur. Elle est partie. Je ne la vois plus. La vie devient sombre et ce qui illuminait la mienne n'existe plus. Ma mémoire flanche. La seule raison pour laquelle je suis encore là, c'est toi, Gabriella.

Tant de choses à dire, tant de choses dans sa tête, qui lui embrouillaient l'esprit et les doigts. Jaunty parcourut ce qu'elle avait rédigé la veille et poursuivit :

Je pensais que cette période ne finirait jamais. Je suis devenue grande et mince. J'avais les cheveux bruns de ma mère et les yeux bleus de mon père – et j'étais plus italienne qu'anglaise. Malgré tout, quand je ne faisais pas de bateau, mon teint était d'un blanc « de porcelaine », comme disait ma grand-mère italienne, ma nonna. Elle passait un pouce sur ma joue avant de m'embrasser sur le bout du nez ; en fermant les yeux, je sens encore sa caresse sur ma joue et son parfum de rose et de cannelle, comme si elle était là. Elle adorait les deux : sa maison et son jardin étaient remplis de roses, et elle mettait beaucoup de cannelle dans sa cuisine.

La vapeur montait doucement du thé de Jaunty. Elle ne pouvait pas penser à nonna sans avoir faim. Même si elle allait à la cuisine prendre un biscuit, cela ne comblait jamais ce vide. Elle soupira.

À seize ans, on m'a envoyée en Angleterre pour mes études et pour devenir assez respectable aux yeux de ma grand-mère anglaise. Dès le début, j'ai été contre cette idée, parce que je ne l'aimais pas et qu'elle ne m'aimait pas non plus. Cheltenham Ladies' College n'allait pas arranger ça. C'était comme me mettre dans un carcan, même si c'est là que mon amour de l'art a été dirigé et formé pour la première fois. Enfin, tu comprends, la peinture était acceptable pour la petite-fille de Lady Penrose, mais seulement comme hobby.

Ma professeure de dessin avait repéré mon potentiel. Elle m'a encouragée, et je passais tous mes moments libres dans l'atelier d'art, à tester toutes les techniques possibles. La liberté offerte par l'huile, l'argile et le métal après des années aux crayons de couleur et à l'aquarelle m'a ouvert les yeux et de nouvelles perspectives. Tout était nouveau et excitant.

Jaunty passa les doigts sur ce qu'elle venait d'écrire. Tout cela avait-il un intérêt ? Des années durant, elle s'était persuadée que la vérité n'était pas importante, que le mensonge ne faisait de mal à personne. Et pendant tout ce temps, personne n'avait découvert son secret. Elle soupira. Elle avait presque oublié tout cela elle-même, parce que la fiction était plus crédible que la vérité. Alors, fallait-il que quelqu'un sache ? Elle pouvait très bien laisser la vérité mourir avec elle, qui s'en soucierait ? Ne valait-il pas mieux que certaines choses demeurent cachées ? Mais non, non. Dernièrement, l'élan qui la poussait à être honnête n'avait cessé de croître ; elle savait qu'elle devait dire la vérité à Gabriella et au reste du monde.

Le bruit des graviers dans l'allée annonça l'arrivée de Gabriella. Jaunty aurait fait n'importe quoi pour empêcher sa petite-fille d'emménager ici ; seulement, celle-ci était aussi têtue qu'elle.

— Mais ma mort accélérera son retour vers la vie. Quand je ne serai plus là, elle ne restera pas ici, dit Jaunty à voix haute en balayant la pièce du regard. Il n'y a rien pour elle ici, rien que des souvenirs.

Son regard tomba sur la photo de son fils, Philip. Elle l'avait perdu il y a bien longtemps déjà.

Jaunty se leva. Ordonnant à son corps de lui obéir, elle aurait presque pu compter chacune de ses vertèbres comme celles-ci cherchaient à s'aligner. La plupart du temps, elle supportait cette souffrance, mais parfois, quand l'humidité de la rivière emplissait la petite maison en bois, les douleurs de ses articulations lui arrachaient des cris. Heureusement, jusqu'ici, personne n'avait été là pour les entendre. Plus récemment, ses souvenirs l'avaient

également fait pleurer. Comment faire pour les empêcher d'envahir ses pensées ? Il le faudrait pourtant, pour Gabriella.

Un canot à rames du club de Helford remontait la rivière vers Gweek ; on entendait la voix du barreur de l'équipe à travers la fenêtre. Autrefois essentiels au commerce, ces petits bateaux servaient maintenant à des compétitions sportives. Presque tous les jours, Jaunty voyait les différentes équipes à l'entraînement passer ; elle ne pouvait s'empêcher de les regarder. Elle soupira et rangea le cahier dans le tiroir. Puis elle le verrouilla et mit la clé dans la poche de sa blouse. Elle ne voulait pas que Gabriella le trouve avant sa mort – ce qui viendrait bien assez vite.

Gabe secoua la tête en baissant sa vitre, appréciant la fraîcheur de l'air. Elle y était presque. Elle dépassa un tracteur et fit un signe de la main au paysan tout en poursuivant son chemin. Les derniers kilomètres étaient toujours les plus longs, tant elle avait hâte de se retrouver chez elle, à Bosworgy, la maison au-dessus de l'eau. Celle-ci était loin du monde et rassurante. Il en avait toujours été ainsi. Une fois passée la bifurcation pour Orchard Lane et Penarvon Cove, elle prit le chemin de terre et ralentit pour regarder en direction de Falmouth Bay. Les arbres avaient grandi au fil des ans, ils bloquaient maintenant presque la vue, mais pas tout à fait. Elle sourit, sentant son stress s'évaporer dans l'air pur.

Le chemin était criblé de nids-de-poule, et sa voiture trop chargée gémissait à chaque tressautement, malgré ses efforts pour éviter les trous. Elle passa en seconde et roula doucement, croisant trois promeneurs qui profitaient de cet après-midi ensoleillé. Quelques centaines de mètres de plus, et elle était arrivée devant les grilles. Là, elle s'arrêta et descendit de voiture. En redressant le panneau qui mettait en garde les intrus, elle se demanda une fois encore ce qu'ils pouvaient bien avoir à craindre en venant ici. Il n'y avait qu'une artiste solitaire vivant toute seule ; pas de chien méchant ou même d'homme costaud, rien qu'une vieille dame. Heureusement, depuis des années, les